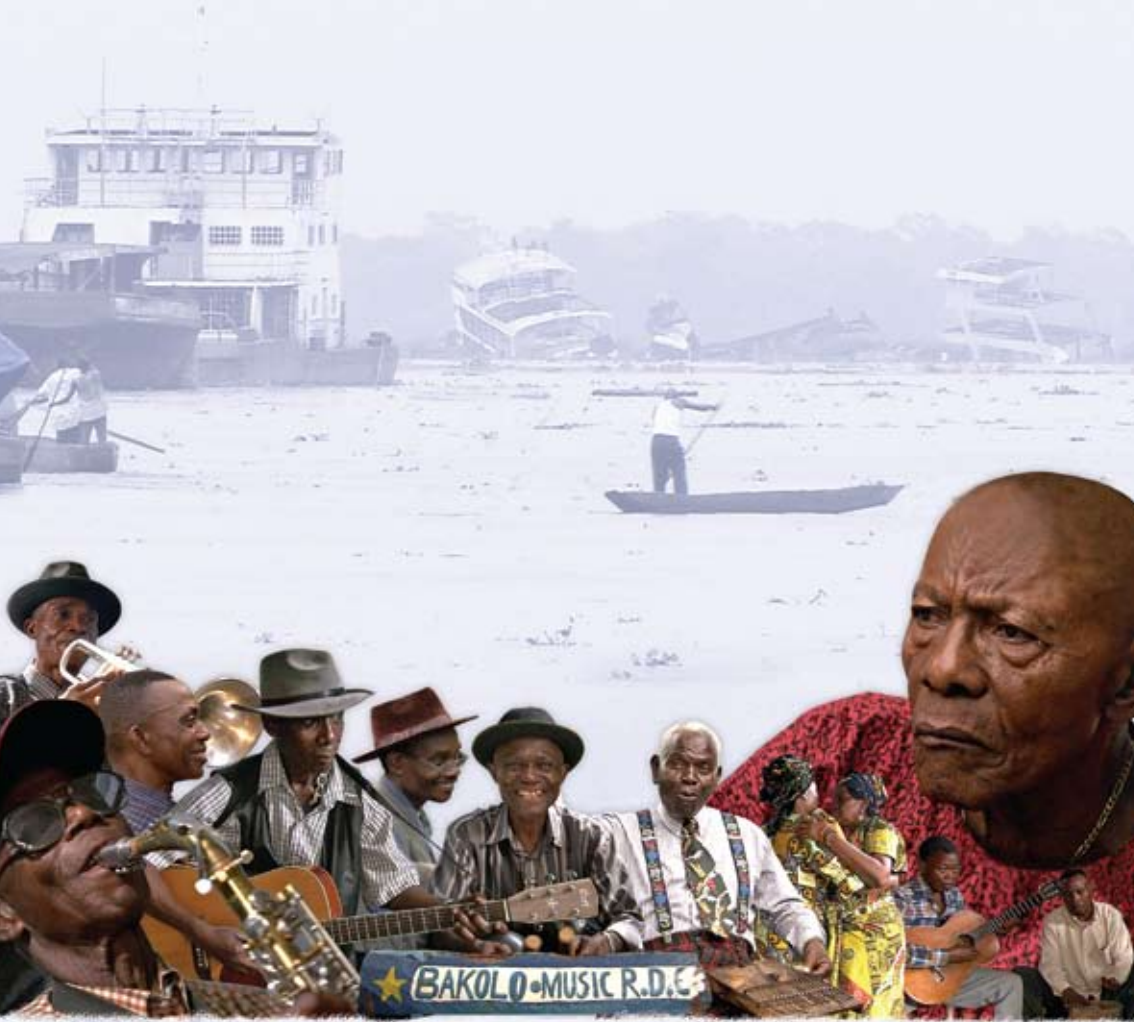


FB Distribution
présente

“Au commencement était le fleuve puis vint sa musique...”



on the **Rumba River**
un film de Jacques Sarasin

Faire Bleu Distribution
présente

on the **Rumba River**

un film de Jacques Sarasin

France, 2006, HD et 35 mm, 86', Son DTS, Couleur

sortie nationale le 12 décembre 2007

DISTRIBUTION

Faire Bleu Distribution
9, rue Leuck-Mathieu 75020 Paris
T. : 01 47 97 28 10
fbdistribution@orange.fr

PRESSE

Cédric Landemaine
T. : 01 44 05 97 60
P. : 06 62 64 70 07
cedriclandemaine@hotmail.com

www.rumbariver.com



**Au Congo, la détresse est comme un fleuve, long,
Dessus, navigue un bateau qui n'a jamais coulé, il s'
à chanter sa Rumba, celle qui fait briller les yeux
Au Congo, l'espoir est comme un fleuve...**



large, tumultueux, sans fin.

appelle Rumba. À la barre, le vieux Wendo continue des danseurs, des nostalgiques et des amoureux.

Wendo Kolosoy

C'est en sillonnant le majestueux fleuve Congo pendant de longues années, les mains sur les cordages et dans le cambouis, qu'il a composé ses premières chansons, accompagné de sa guitare. Orphelin très jeune, emprisonné, excommunié par les pères belges parce que ses textes perturbaient l'ordre établi, il a été boxeur professionnel. Les multiples facettes du personnage font d'Antoine Kolosoy, dit "Papa Wendo", une figure mythique.



Quand on parle de lui c'est souvent pour évoquer un "monument": le (re) fondateur de la rumba congolaise, musique trouvant ses racines dans une tradition exportée vers les Caraïbes par la traite négrière. Il est aussi un témoin de l'histoire de la République Démocratique du Congo. La sortie de son premier tube panafricain en 1948 fait de lui la première superstar de la musique congolaise. Censuré, il est exilé par les pères belges à Stanleyville (actuellement Kisangani), au nord-est du pays : c'est là que la rivière Lualaba prend le nom de Congo, c'est aussi dans cette province que coulera, quelques décennies plus tard, le sang des millions de victimes collatérales des conflits des grands lacs, à la suite du génocide Rwandais.



Papa Wendo conserve jusqu'à la fin des années 60, décennie des indépendances et de tous les espoirs, le statut d'artiste consacré. Au début des années 90, à l'issue d'une longue traversée du désert, trajectoire parallèle à celle de tout un pays à la dérive, il ressort de l'anonymat et enregistre de nouveaux morceaux.

Le "monument" est toujours vivant: il a 80 ans.

Entretien avec Jacques Sarasin

Après “Je chanterai pour toi” et Boubacar Traoré, le chanteur malien, voici “On the Rumba River” avec Wendo Kolosoy, le chanteur congolais... De la musique, bien sûr, mais surtout deux destins. Pour vous, s’il y en a, quels sont les points communs entre les deux films, entre les deux hommes ?

Le point commun entre ces deux hommes, c'est leurs vies, deux vies extraordinaires dont on a tous, tout à apprendre. Ce sont deux hommes qui m'inspirent un profond respect, au-delà de leurs caractères.

En toile de fond, il y a aussi l'histoire de deux pays en mouvement depuis leur indépendance des années 60, plus tragique, certes, pour la République Démocratique du Congo (RDC). Et c'est l'alchimie entre ces hommes et leur pays qui m'a permis de réaliser ces deux films.

En dehors de cela, excepté le fait qu'ils soient africains, je ne vois rien d'autre de commun entre ces deux hommes, si ce n'est leur beauté peut-être...

Wendo a-t-il eu des exigences ou des demandes?

Une seule : il a précisé qu'il ne voulait pas parler de Lumumba, le premier 1er ministre après l'indépendance, sauvagement assassiné dans des conditions plus ou moins obscures avec l'aval, en tout cas tacite, des pays occidentaux et de l'ONU. Lumumba était un ami proche de Wendo, et ce dernier gardait la caisse du parti pendant que Lumumba allait aux manifestations. Ils dormaient souvent dans la même chambre. Mais sur cette amitié, jamais un mot.

Pour comprendre cela, il faut se souvenir que ce pays a vécu une dictature terrible pendant 30 ans, sous Mobutu, et que si ces personnes sont encore en vie, c'est parce qu'elles ont fermé leur “gueule”. Une habitude qui ne se perd pas rapidement. C'est pourquoi j'ai été si surpris lorsque Wendo a commencé à critiquer les politiques, dans la dernière scène du film!

On a parfois l'impression que le film est mis en scène, qu'il va au delà du documentaire :

Il faut bien comprendre que ce film n'est pas un reportage, que nous ne sommes pas allés en RDC pour simplement filmer ce qu'il s'y passait et y filmer la vie de Wendo Kolosoy. Un documentaire de création sous-entend un point de vue de l'auteur. Effectivement, on peut dire, à ce titre, que certaines scènes du film ont été dirigées. Mais elles l'ont été dans le plus strict respect et conformément à la vie des gens qui les ont jouées.

Ils ont joué leur propre vie et je n'ai pas cherché à modifier leur réalité.

Et c'est après avoir observé le quotidien “des comédiens” que je leur ai demandé de le rejouer devant la caméra. Mais mon intervention s'est limitée à donner l'impulsion à la scène pour pouvoir donner un rythme et un sens au film.

Pourquoi avoir choisi une telle stratégie de tournage ?

J'attache beaucoup d'importance à la qualité de l'image et comme j'avais décidé de tourner le film en Haute Définition, avec un matériel imposant, nous ne pouvions pas "voler" d'images. Toutes les scènes sont donc cadrées, éclairées, etc.

Je trouve qu'aujourd'hui, le cinéma documentaire se rapproche trop souvent du journalisme illustré. On n'attache pas assez d'importance au sens de l'image.

Or je pense justement qu'une image doit avoir assez de force pour raconter ce que le réalisateur désire. Sinon elle n'a aucun raison d'être dans le film.



Pourquoi ne pas avoir tourné en 35mm alors ?

Tout simplement parce que la haute définition donne beaucoup plus de souplesse lors du tournage de certaines séquences. Par exemple, lorsque vous interviewez quelqu'un, vous ne pouvez pas savoir quand la personne va "se lâcher", oublier la caméra et raconter des choses intéressantes.

Si par hasard, vous devez changer le magasin de votre caméra pour recharger de la pellicule alors que la personne est en pleine confiance, vous cassez le rythme de l'interview, il sera très difficile de retrouver.

Avec des comédiens non professionnels, il est quasi impossible de réaliser deux fois la même interview. La deuxième sera obligatoirement plus figée, moins naturelle.

Comment avez-vous fait en RDC sans parler lingala ?

Au début du tournage, j'ai travaillé avec un interprète. Mais j'ai vite compris que la présence de cette tierce personne donnait un côté très protocolaire à l'interview. Les personnes que j'interviewais n'arrivaient pas à se libérer en présence de cet interprète, d'un niveau social peut-être plus élevé car parlant deux langues couramment.

J'ai donc demandé à notre chauffeur de poser les questions, mon rôle étant ensuite de donner de la dynamique à ces interviews. Mais je sentais bien la consistance de ce que les gens me racontaient.

Comment avez-vous procédé pour obtenir des confessions, comme par exemple celle de la danseuse qui pleure la perte de ses enfants et de son mari ?

C'est une question de temps et de confiance qui doit s'installer entre moi-même et les personnes auxquelles je m'adresse. C'est pour cette raison que toutes les interviews de ce film ont été réalisées lors de la dernière semaine de tournage: ils avaient eux aussi eu le temps de me jauger et de savoir un peu qui j'étais.



Aviez-vous un scénario ?

Je suis arrivé à Kinshasa avec un scénario en tête, qui a pu être en partie respecté. Mais je ne connaissais pas du tout le pays et je n'avais pas fait de repérages par manque de moyens financiers d'abord. D'ailleurs, je ne pense pas que ces repérages auraient été très utiles car la RDC est un pays en guerre où les choses changent très vite.

Nous avons par exemple voyagé à l'intérieur du pays. Si j'avais entrepris ce voyage seul, quelques mois avant le tournage, j'aurais eu la possibilité d'écrire un scénario X. Mais en présence de Papa Wendo, tout ce que j'aurais pu écrire aurait été irréalisable car nous avions sans cesse des centaines de personnes autour de nous, jour et nuit. Wendo est une légende, là-bas.

A ce propos, quelle est la popularité de Papa Wendo aujourd'hui ?

Il est, comme le disent les Congolais un "Monument" de l'histoire du pays. Aimé pour ce qu'il est et ce qu'il a chanté, il est actuellement plutôt respecté comme un Monsieur, comme celui qui était l'ami du Premier ministre Patrice Lumumba à l'époque de l'indépendance. Sa chanson "Marie-Louise" était alors un vrai hymne national.

Il n'y a pas un Congolais qui ne connaisse pas Wendo aujourd'hui, même si il n'est plus sur le devant de la scène musicale congolaise, extrêmement riche d'ailleurs.

Avez-vous présenté le film à Kinshasa ?

Bien sûr, dès que j'ai terminé le premier montage vidéo, je suis allé le présenter aux "comédiens". Nous avons fait sept projections, dans des lieux différents, en dvd, bien entendu, car il n'existe plus aucune salle de cinéma à Kinshasa, toutes ont été détruites. J'ai cru comprendre qu'ils ont beaucoup apprécié le film, de se voir sur un grand écran aussi.

Mais ma plus grande surprise a été lors d'une projection dans un stade de foot. Par deux fois, les spectateurs ont levé les bras au ciel, la première quand Wendo a chanté Marie-Louise et la deuxième (c'est ce qui m'a le plus surpris!) lorsque le dictateur Mobutu est apparu sur la toile. Pour nous et beaucoup de Congolais, il a été un dictateur sanguinaire mais c'était aussi une époque où les congolais avaient de quoi manger, ce qui n'est plus toujours le cas aujourd'hui.

Pourquoi n'avez-vous pas utilisé d'images d'archives pour parler de l'époque de l'indépendance ?

Pour plusieurs raisons. Tout d'abord j'avais décidé de faire un film sur la vie à Kinshasa aujourd'hui, du point de vue des musiciens de Papa Wendo. Je n'ai jamais pensé faire un film biographique sur Papa Wendo.

Mais j'ai recherché des archives filmées, à la Radio Télévision Nationale Congolaise. Et quand je suis arrivé dans les salles de stockage, j'ai vite compris mon malheur. Des boîtes de films, empilées jusqu'au plafond, rouillées et pas de projecteur pour les visionner. Devant l'ampleur de la tâche, j'ai renoncé. J'y aurais passé des semaines !

Il y a des archives filmées, en Belgique, mais c'est une société privée qui les détient et leur prix de vente est prohibitif. C'était hors de mon budget.



Quelle est votre impression sur le pays ?

Quand j'ai quitté la RDC, après le tournage, j'avais le sentiment d'abandonner à leurs malheurs les gens avec lesquels j'avais travaillé pendant deux mois. Avec une sensation d'impuissance terrible. Pour ce qui est de l'Afrique de l'Ouest, on peut toujours se dire qu'avec un brin d'impulsion économique, une diminution des subventions à l'agriculture dans nos pays, etc., que ces pays peuvent s'en sortir.

Mais en RDC, on n'entrevoit pas la solution. On est dans le pays le plus riche d'Afrique et pourtant les citoyens ont faim. Excepté les congolais, on a l'impression que cette situation arrange tout le monde. Les sociétés multinationales et les pays voisins peuvent négocier directement avec les rebelles de l'est du pays pour s'approprier les ressources naturelles sans que les Congolais ne touchent un centime.

Et l'imbroglio politique est un casse-tête infernal. On organise des élections dites démocratiques, mais quel Congolais va voter pour quelqu'un d'autre que celui qui représente son ethnie ?



Vous n'avez pas le sentiment d'avoir tourné un "Buena Vista" africain ?

Si on pouvait comparer tous les films qui parlent d'amour à "Hiroshima mon amour" de la même manière qu'on pourrait comparer tous les films musicaux à "Buena Vista" je ne peux que répondre que vous avez raison.

Pour moi ces deux films n'ont rien en commun. Tant du point de vue de la direction artistique que du contexte dans lequel ils ont été tournés.

Je pense d'ailleurs que mon film n'est pas un film musical, il n'y a que cinq ou six chansons d'ailleurs. "On the Rumba River" est un film de société, une manière de parler du pays à travers le regard de musiciens. La musique n'est pas un but en soi dans mon film.



Pourquoi avoir choisi de travailler avec des musiciens âgés, comme dans votre précédent film "Je Chanterai Pour Toi"?

Parce qu'ils sont âgés justement! Je ne pense pas que la musique seule soit un support suffisant pour faire autre chose qu'un reportage. Pour réaliser un vrai film, il doit y avoir une histoire derrière la musique, l'histoire d'un homme, l'histoire d'un pays, qui puisse être utilisée comme support à la musique.

L'histoire d'amour de Boubacar Traoré dans "Je Chanterai Pour Toi" au Mali comme l'extraordinaire vie de Wendo Kolosoy en RDC pour ce film, sont un support filmique extrêmement fort.

Des projets ?

En janvier prochain, je débute le tournage d'un film de 120 minutes sur la pensée d'un économiste américain, Joseph Stiglitz. Il a été prix Nobel en 2001, était président du Conseil économique de Bill Clinton pendant plusieurs années, etc.

Un personnage passionnant qui a des vues et des propositions extrêmement intéressantes sur les manières dont on pourrait faire un peu mieux fonctionner notre planète et mieux partager ses ressources.

Le tournage débutera dans la banlieue de Chicago, où il est né, et se déroulera en Equateur, Argentine, Botswana, Inde et Chine. J'espère finir le film pour la rentrée 2008.

Jacques Sarasin, réalisateur

Né en 1955 à Genève, Jacques Sarasin ne se laisse pas raconter aisément.

Tour à tour champion du monde de voile, courtier maritime, ou encore vice-président d'une fondation en charge de développement d'habitat social en Afrique et en Amérique Latine, directeur d'une société de développement de nouveaux produits alimentaires, il voyage et expérimente au gré de ses passions.

Sensible à la création artistique, il fonde en 1994, Les Ateliers Faire Bleu, se lance dans l'événement culturel et travaille au lancement d'une revue d'arts plastiques. De projet en projet, de rencontre en rencontre, il s'approche peu à peu du cinéma.

C'est ainsi qu'en 1996, Les Ateliers Faire Bleu deviennent les Productions Faire Bleu. L'aventure du cinéma a commencé. Auteur d'un scénario de long métrage documentaire consacré à Boubacar Traoré, grande figure de la scène musicale malienne, il fait le pari d'en assurer lui-même la réalisation: "Je chanterai pour toi" bénéficiera dès sa sortie en 2003 d'un accueil enthousiaste de la critique, de nombreuses sélections et de plusieurs prix en festivals, ainsi que du soutien actif de Jonathan Demme. "On the Rumba River" est le deuxième film écrit et réalisé par Jacques Sarasin



La Rumba congolaise

Egalement appelé rumba africaine, ce genre musical prend ses racines dans l'ère colonialiste. Au début du XX^{ème} siècle, des Caribéens tentent l'aventure africaine, attirés par la fortune hypothétique, et se retrouvent sur les chantiers coloniaux d'Afrique Centrale. Dès la fin des années 30, leurs chants, accompagnés de guitares et d'accordéons, sont diffusés par les premières émissions radiophoniques de Léopoldville.

Connaissant déjà un certain succès en Europe, cette musique séduit rapidement les populations locales qui retrouvent dans ces airs des sonorités qui leur sont proches. La boucle est bouclée, en quelque sorte. Après avoir voyagé aux Amériques (à Cuba notamment), les mélodies d'antan retrouvent leur source, non sans en avoir absorbé quelques influences européennes (mazurka, polka, etc.). Source d'inspiration pour les artistes autochtones, qui se réapproprient avec passion ces nouveaux airs, la rumba congolaise prend vite son envol.



Dans les années cinquante, la popularité de la rumba grandit, partant des deux rives du Congo belge. Elle traverse l'Afrique et s'invite même en Europe et aux Amériques, devenant la première musique africaine à s'imposer de manière internationale, malgré le peu d'intérêt accordé par les médias occidentaux. Excepté l'Afrique du Sud et ses singularités musicales, la rumba fut le premier syncrétisme musical entre le Continent noir et l'Europe.

La République démocratique du Congo: un peu d'histoire

LA PÉRIODE COLONIALE

L'État Indépendant du Congo (1885-1908)

L'occupation européenne débute véritablement vers la fin du 19^{ème} siècle. Roi des Belges, Léopold II (1835-1909), grâce aux bons offices de l'explorateur anglo-américain Henry Morton Stanley (1841-1904), acquiert un immense territoire au cœur du continent africain. Les puissances occidentales lui reconnaissent à Berlin (1885) l'autorité sur ce qui va devenir l'État Indépendant du Congo (EIC), sous réserve de certaines clauses humanitaires (lutte contre la traite esclavagiste) et économiques (franchises douanières, liberté de commerce). Très vite, cependant, le monarque s'emploie à faire du Congo une entreprise commerciale personnelle.

En 1898, c'est l'inauguration du chemin de fer Matadi-Léopoldville, dont la construction a duré dix ans dans les pires conditions, provoquant des milliers de morts parmi les travailleurs.

Dès 1904, une crise de confiance éclate : c'est la « campagne anti-congolaise » essentiellement animée par Londres et Paris. Attaques contre Léopold II et surtout contre le système des « compagnies à charte », qui a provoqué des cruautés dénoncées par les missionnaires protestants (portage, travaux forcés, massacres et déplacement de populations, mutilations)

Le Congo belge (1908-1960)

Au terme d'une commission d'enquête, le Parlement décide de reprendre le Congo qui passe en 1908 sous le régime colonial belge. Durant l'entre-deux-guerres (1919-1939), le Congo, « Colonie modèle », connaît un essor considérable, notamment sur le plan social, sanitaire et éducatif, mais rien n'est fait pour préparer les Congolais à assumer leurs responsabilités politiques futures. Le Congo accèdera ainsi à l'indépendance sans personnel politique et technique compétent. Lorsque des émeutes éclatent en janvier 1959, la Belgique n'a d'autre solution que de convoquer, à Bruxelles, les principaux dirigeants congolais autour d'une table ronde. Celle-ci fixe l'indépendance au 30 juin 1960 et décide d'organiser des élections à tous les échelons.

LE CONGO INDÉPENDANT

L'indépendance politique se révèle une expérience très amère pour le jeune État congolais : mutineries dans l'armée, sécessions des deux provinces les plus riches (Katanga, Kasai), interventions extérieures (Belgique, ONU), etc.

L'assassinat en janvier 1961, au Katanga, du Premier Ministre Lumumba (1925-1961) plonge le pays dans une longue crise constitutionnelle de légitimité marquée par des rébellions meurtrières (Mulélistes à l'Ouest, Simbas à l'Est). Appelé à la tête du gouvernement, Moïse Tshombe (1919-1969) met fin à la guerre civile (1964) mais le processus de restauration démocratique est sapé par le coup d'État du Colonel Mobutu (1930-1997) en novembre 1965.

D'une dictature à l'autre (1965-1997)

Le nouveau régime s'avère vite liberticide : création du parti unique (MPR), enrichissement d'une bourgeoisie qui épuise l'économie du pays. La contestation est menée de l'intérieur par l'Église catholique, et de l'extérieur par des opposants armés (les deux guerres du Shaba en 1977 et en 1978). Le régime ne doit sa survie qu'au soutien militaire de ses alliés américains, belges et français, mais en 1990, la répression sanglante au campus universitaire de Lubumbashi isole définitivement Mobutu sur la scène politique internationale. Il se voit ainsi contraint de rétablir le multipartisme et la liberté d'expression. La tenue de la Conférence nationale souveraine (1990-1993) ne fera que le dépouiller davantage de son pouvoir, même si, divisée et trop opportuniste, l'opposition politique (chef de file Etienne Tshisekedi) ne parvient pas à lui asséner l'estocade finale. Laurent-Désiré Kabila (1939-2001) s'en chargera. Mais le tombeur de Mobutu, ancien maquisard lumumbiste, après avoir suscité un immense espoir démocratique, instaure à son tour une autocratie.



LA SITUATION ACTUELLE

La guerre de 1996

Déclenchée en 1996 à partir de la province du Sud-Kivu, frontalière au Rwanda, la « guerre de libération » a pour objectifs majeur la destitution de Mobutu et collatéral l'élimination des milices hutues, responsables du génocide rwandais, qui se sont repliées au Congo. La mise à l'écart de l'indésirable dictateur congolais intéresse ses anciens parrains américains déterminés à imposer une nouvelle donne géopolitique dans la région.

La guerre de 1998

Kampala et Kigali qui ont dirigé la coalition militaire contre Mobutu, relancent en 1998 une nouvelle guerre pour punir Kabila, coupable d'insoumission. À cette fin, ils créent et arment des mouvements rebelles dans l'est et le nord-est du pays. Les hostilités vont durer plus de six ans, avec un bilan humain très lourd : plus de 3 millions de morts et de nombreuses atteintes aux droits de l'homme (dont des violences faites aux femmes).

La transition (2003-2006)

Laurent-Désiré Kabila est assassiné par un membre de sa garde prétorienne en janvier 2001. Désigné pour lui succéder, son fils Joseph Kabila s'implique dans le processus de paix initié par la Communauté internationale. Un accord signé entre les parties en conflit en 2003 leur impose le partage de pouvoir dans un gouvernement de transition censé conduire le pays vers des élections libres et démocratiques en 2006.

L'élection présidentielle (2006)

Joseph Kabila Kabange est devenu le 29 octobre 2006, le premier président démocratiquement élu de la République démocratique du Congo. Il a remporté le second tour des présidentielles avec 58,05% des voix contre 41,95% pour Jean-Pierre Bemba.

Charles Djungu-Simba K.
Écrivain et journaliste congolais

Fiche artistique

Interprète

Wendo Kolosoy

avec:

Percussion

Mbinga Kabata « Tejos »

Likembe

Antoine Moundanda

Saxophone

Joseph Munange « Maproko »

Guitare acoustique

Mukubuele Nzoku « Bikunda »

Danseuse

Aminata Panda, « Maman Avion »

Trompette

Alphonse Biolo Batilangandi « Biolo »

Guitare électrique

Michel Vula Diankatu « Missy »

Chanteur

Willy Nzofu Makonzo

Choeur

Albert Emina

Guitare basse

Nlandu Milandu

Guitare basse

Tonda Pembele

et

Ekembe Mumpela, Andulu Mbula,
Bolakofo Esio, Tshieba Mubanga,
Bilowa Tujibikile, Buanga Nzinga

Fiche technique

Durée: 86'

Format: 35mm, 1.85

Son: DTS SR

Filmé en Haute Définition, HDCam,
enregistré sur Cantar

Version originale: Lingala,
sous-titrée en Français

Réalisateur

Jacques Sarasin

Chef opérateur

Remon Fromont

Ingénieur du son

Philippe Lecocq

Monteur

Bernard Josse

Monteur son

Jean-Daniel Pillaut

Mixeur

Jean-Guy Véran

Produit par

Les Productions Faire Bleu

avec la participation du
Centre National pour la Cinématographie
Tigre Productions, Traffic, FAM, Mezzo

"Cleverly and seamlessly blending various styles of documaking, Jacques Sarasin's "On the Rumba River" continues the fine roll of French nonfiction pics with its look at superstar Congolese singer Wendo Kolosoy aka "Papa Wendo." Key to the film's power is its total involvement in Wendo's musicmaking and its assumption of an intelligent aud that doesn't require loads of explanatory material about the Congo's history, politics and culture. Pic will prove a big draw with World and African music crowds as well as doc lovers and those interested in current African affairs, and looks assured of fest and distrib interest worldwide. Sarasin appears to be a filmmaker who knows when he's captured lightning in a bottle, and wisely lets Wendo's group play their magic."



"Cinematographer Remon Fromont ably deploys his HD camera to capture Wendo at every prime moment, with pic's fine images blending with a strong ethnographic sensibility. Music recording is superb, while choice to end on a particularly grim, political note is, in this context, startling but wise."

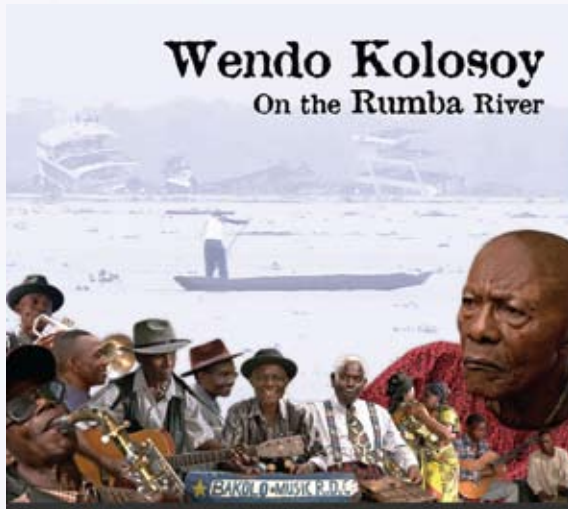
VARIETY

By ROBERT KOEHLER
Wed., Jul. 11, 2007





Evénements accompagnant la sortie du film



La Bande Originale du film
Sortie le 25 octobre 2007

Marabi Productions



www.marabi.net - 05 45 37 30 22
Contact Presse: Catherine Michel
cat.michel2@wanadoo.fr - 01 42 46 56 00

Distribuée par Harmonia Mundi

harmonia mundi
distribution



La Bande Annonce sur le site Internet
www.rumbariver.com



on the **Rumba River** un film de Jacques Sarasin

